

DESCARTES (1596-1650)

Dès 1619, Descartes passe l'hiver près de Neubourg « *enfermé seul dans un poêle, je cherchais à fixer la vraie méthode en un petit nombre de préceptes en ayant le projet d'une refonte générale du savoir* » (Discours de la Méthode).

Extraits des Méditations métaphysiques, (1641-1647)

1ère Méditation.

« *Il y a déjà quelques temps que je me suis aperçu, que dès, mes premières années, j'avais reçu quantité de fausses opinions pour véritables* ».

« *Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent, (...) je l'ai appris par les sens : or j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs, et qu'il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés* ».

« *Il y a ceux qui assurent constamment qu'ils sont des rois, lorsqu'ils sont très pauvres ; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre lorsqu'ils sont tout nus ; ou s'imaginent être des cruches ou avoir un corps de verre* ».

« *Il n'y a point d'indices concluants, ni de marques assez certaines par où l'on puisse distinguer nettement la veille du sommeil* ».

« *Les choses qui nous sont représentées dans le sommeil sont comme des tableaux et des peintures, qui ne peuvent qu'être formées qu'à la ressemblance de quelque chose de réel et de véritable ; et qu'ainsi, pour le moins, ces choses générales, à savoir les yeux, une tête, des mains, et tout le reste du corps ne sont pas choses imaginaires, mais vraies existantes* ».

Rien ne garantit qu'un peintre ne puisse produire « *une chose purement feinte et absolument fausse* », le produit « *d'une imagination assez extravagante pour inventer quelque chose de si nouveau que jamais nous n'ayons rien vu de semblable* ».

Il y a un Dieu qui peut tout, mais « *qui peut m'assurer que ce Dieu n'ait point fait qu'il n'y ait aucune terre, aucun ciel, aucun corps étendu, aucune figure, aucune grandeur, aucun lieu, et que néanmoins j'aie le sentiment que toutes ces choses existent comme je les vois* ».

Me voici condamné à me tromper en permanence « *puisque faillir et se tromper est une espèce d'imperfection, d'autant moins puissant sera l'auteur de mon origine, d'autant plus sera-t-il probable que je suis tellement imparfait que je me trompe toujours* ».

« *de toutes les opinions reçues en ma créance, il n'y en a pas une de laquelle je ne puisse maintenant douter (...) de sorte qu'il est nécessaire que j'arrête et suspende désormais mon jugement sur ces pensées et que je ne leur donne plus de créance* ».

« *Ces anciennes et ordinaires opinions me reviennent encore souvent en la pensée, le long et familier usage qu'elles ont eu avec moi leur donnant droit d'occuper mon esprit contre mon gré, et de se rendre presque maîtresse de ma créance* ».

« *Je supposerai donc qu'il y a un certain malin génie, non moins rusé et trompeur que puissant qui a employé toute son industrie à me tromper* ».

2ème Méditation

« Qu'est-ce donc qui pourra être estimé véritable ? Peut-être rien, sinon qu'il n'y a rien au monde de certain ».

Mais que sais-je s'il n'y a point autre chose différente (...) de laquelle on ne puisse avoir le moindre doute ? N'y a-t-il point quelque Dieu, ou quelque autre puissance, qui me met à l'esprit ces pensées ? Cela n'est pas nécessaire ; car peut-être que je suis capable de la produire moi-même ».

*« Mais il y a un je ne sais quel trompeur très puissant et très rusé, qui emploie toute son industrie à me tromper toujours. Il n'y a donc point de doute, que je suis s'il me trompe ; **et qu'il me trompe tant qu'il voudra, il ne saurait jamais faire que je ne sois rien**, tant que je penserai être quelque chose. De sorte qu'après y avoir bien pensé et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : **Je suis, j'existe**, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit. »*

« je trouve ici que la pensée est un attribut (de l'âme) qui m'appartient. Elle seule ne peut être détachée de moi. Je suis, j'existe : cela est certain ; mais combien de temps ? À savoir, autant de temps que je pense ; car peut-être se pourrait-il faire, si je cessais de penser, que je cesserais en même temps d'être ou d'exister. Je n'admets maintenant rien qui ne soit nécessairement vrai : je ne suis donc, précisément parlant, qu'une chose qui pense, c'est-à-dire un esprit, un entendement, une raison, qui sont des termes dont la signification m'était auparavant inconnue. Or je suis une chose vraie et vraiment existante ; mais quelle chose ? Je l'ai dit : une chose qui pense. »